Document généré le 11 oct. 2024 22:22

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Trois voyages dans l'imaginaire
De la Rue St. Denis à la Michikouagouk, en passant par les déserts de Mars...

Norbert Spehner

Numéro 15, août–septembre 1979

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40526ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Spehner, N. (1979). Compte rendu de [Trois voyages dans l'imaginaire : de la Rue St. Denis à la Michikouagouk, en passant par les déserts de Mars...]. *Lettres québécoises*, (15), 47–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

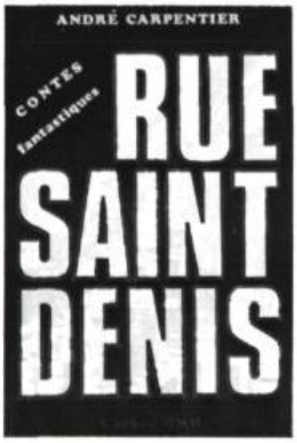
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

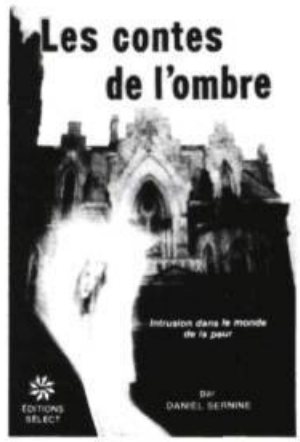
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/





TROIS VOYAGES DANS L'IMAGINAIRE

De la Rue St. Denis à la Michikouagouk, en passant par les déserts de Mars . . .

Il n'est pas besoin d'une grande fréquentation de la littérature québécoise pour se rendre compte que la science-fiction et le fantastique, genres peu pratiqués ici il y a quelques années prennent à l'heure actuelle un grand essor. La Nouvelle Barre du Jour *vient justement de publier un numéro spécial (79-80) sur la science-fiction. Un numéro de 165 pages. Une bonne douzaine d'auteurs au rendez-vous : Louis-Philippe Hébert, Jacques Brossard, Jérôme Élie, Hugues Corriveau, Roger Des Roches, Élisabeth Vonarburg, etc.* Lettres québécoises *a demandé au directeur de* Requiem *(revue de science-fiction qui doit changer de nom pour son numéro de septembre) d'analyser pour ses lecteurs quelques uns des romans les plus intéressants qui se sont publiés cette année dans ce domaine. Nous sommes heureux de présenter ici l'article de Norbert Spehner, qui porte sur* Rue St-Denis *d'André Carpentier,* Un été de Jessica *d'Alain Bergeron et* Les Contes de l'Ombre *de Daniel Sernine.*

Dans la littérature québécoise contemporaine, la science-fiction et le fantastique n'ont été, jusqu'à tout récemment, que des phénomènes marginaux, presque accidentels, et les oeuvres publiées l'ont été non pas par des auteurs spécialisés (comme en Europe ou dans les pays anglo-saxons, par exemple) mais par des écrivains de littérature générale (« le mainstream », qu'on oppose souvent aux collections spécialisées de « s-f ») comme Yves Thériault, Maurice Gagnon, Jean Trétreau, Monique Corriveau, Jacques Brossard, Jacques Benoit et Michel Tremblay, pour ne citer que les plus connus.

Depuis quelques mois, un phénomène nouveau a fait son apparition : celui des écrivains spécialisés qui ont décidé de consacrer l'ensemble, ou la plus grande partie de leurs oeuvres, au fantastique et à la science-fiction, genres considérés souvent comme mineurs, mais qui connaissent, il faut le dire, une faveur populaire de plus en plus grande.

Nous examinerons ici trois oeuvres publiées dernièrement, soit deux recueils de contes fantastiques et un roman de science-fiction.

Âgé de 24 ans, Daniel Sernine (un nom de plume . . .) a publié ses premiers contes fantastiques dès 1975, dans le magazine *REQUIEM*[1], une revue consacrée exclusivement au fantastique et à la science-fiction.

En novembre 1977, il a remporté le Prix Dagon avec une nouvelle de science-fiction intitulée « Exode 5 ».

LES CONTES DE L'OMBRE (éditions Sélect) est son premier livre. Il s'agit d'un recueil de 16 contes la plupart inédits[2].

Le prologue met le lecteur dans l'ambiance. On nous prépare à pénétrer dans un univers particulier. Un narrateur solitaire et anonyme, qui vit « dans une maison ancienne au coeur de la forêt au

vieux pays du Québec » (page 7) écoute la voix mystérieuse d'une entité invisible, la Voix de l'Ombre, surgie du néant et du silence. Cette voix lui raconte des histoires.

Quel genre d'histoires ? Le narrateur nous le précise :

« Il y en a de fantastiques, il y en a d'horribles, il y en a d'inquiétantes, d'autres simplement insolites. Presque toutes racontent le temps passé, et je n'oserais affirmer qu'elles ne sont qu'invention. Il est certain en tous cas qu'elles font allusion à des faits qu'on peut vérifier en retournant aux journaux du siècle dernier. » (page 8)

Ce n'est donc pas à un voyage de tout repos auquel est invité le lecteur ! Nerfs fragiles et coeurs sensibles s'abstenir, nous nous engageons au pays de la Peur, ce qui est d'ailleurs confirmé par le sous-titre : « Intrusion dans le monde de la peur »[3].

Ce « monde de la peur », contrée hostile et dangereuse, on le chercherait en vain sur une carte géographique. Il s'agit d'un espace imaginaire qui vient s'encastrer dans la réalité, se superposer à l'espace québécois existant.

LES CONTES DE L'OMBRE ont pour cadre général la ville (imaginaire) de Neubourg et ses alentours immédiats, situés dans un Québec plus ou moins légendaire, issu du rêve et du phantasme[4]. Ce pays sauvage est traversé par des rivières aux noms qui chantent : la Kénitschouane et la Michikouagouk.

Neubourg a ses quartiers aisés, ensoleillés, où la vie est calme et paisible, sans histoires. Mais elle a aussi ses faubourgs pauvres, ses quartiers louches, dont Saint Imnestre, lieu de toutes les abominations, repère de la pègre, des sorciers et de toute une faune qui trafique avec le démon.

C'est dans ce quartier peu recommandable que se situe l'essentiel de l'action. C'est là, par exemple, que Gustave Philanselme, brocanteur, antiquaire louche et trafiquant, traite des affaires suspectes avec Siméon le Magicien. L'objet de leurs tractations : un coffret magique que deux enfants trop curieux vont découvrir au prix de leur vie !

« C'est un coffret aux pouvoirs redoutables, chuchota le magicien. Il contient l'essence même de tous les maux, de toutes les épouvantes. Celui qui le contrôle maîtrise des forces puissantes. » (page 93)

C'est aussi à la périphérie de ce quartier que se situe LA MAISON DE L'ÉTERNELLE VIEILLESSE, où un groupe de vénérables vieillards défient le temps à leur manière. Un peu plus loin se trouve LA TOUR DU SILENCE qui est gardée par d'étranges entités maléfiques. Dans les venelles sombres de St Imnestre, Philippe Frégeau, le peintre maudit (il apparaît dans deux contes, DERRIÈRE LE MIROIR, LA FRESQUE AUX TROIS DÉMONS), allié au démon, vient chercher son inspiration macabre . . .

L'ensemble des récits baigne dans une ambiance maléfique : le surnaturel est omniprésent sous sa forme la plus redoutable : démons que l'on invoque imprudemment (LA FRESQUE AUX TROIS DÉMONS), lieux hantés (LA TOUR DU SILENCE), pactes sataniques (DERRIÈRE LE MIROIR), clairvoyance et pouvoirs supra-normaux (LA PORTE MYSTÉRIEUSE).

Descriptions macabres, violences, sadisme, morts sanglantes, forces hostiles, cauchemars terrifiants : Sernine n'a pas lésiné sur les moyens pour choquer, provoquer, ébranler ses lecteurs ! Et il faut parfois un estomac bien accroché pour survivre à l'expérience . . .

Excès d'un premier livre ? On pourra lui reprocher une certaine complaisance dans le macabre et le morbide et un peu plus de subtilité et de nuances (et un peu moins de sang . . .) ne gâteraient certainement pas l'ensemble assez fortement épicé ! Mais on nous avais mis en garde, dès le prologue, que le voyage ne serait pas de tout repos !

Il y a des lecteurs pour ce genre de récits. On connaît le mot célèbre de Mme Du Deffand : « Si je crois aux fantômes ? Bien sûr que non ! . . . mais j'en ai peur ! » Mot qui exprime bien la fascination du lecteur de conte fantastique pour la terreur, le surnaturel. Nous aimons avoir peur et je laisserai d'autant plus volontiers aux psychiatres le soin d'étudier ce curieux phénomène, que je suis moi-même un grand amateur de contes fantastiques . . .

Au-delà d'un certain abus d'adjectifs et de superlatifs pas toujours très heureux, Daniel Sernine est un excellent conteur. Ses récits sont bien structurés, ses dialogues équilibrés et vivants et plusieurs contes témoignent d'une recherche réelle au niveau de l'écriture qui sait se faire poétique. Mariage étrange du macabre et de la poésie comme, par exemple dans le conte UNE PETITE LIMACE . . .

Ce que l'on sent le plus dans tout ce recueil, c'est le pur plaisir de raconter une histoire, chose rare à une époque où la littérature atteint parfois des sommets de sophistication qui la rendent inaccessible.

Sernine aime raconter des histoires, pour le simple plaisir de la chose. Il lui reste maintenant, dans ses prochains livres, à se démarquer un peu plus de modèles comme Jean Ray et Lovecraft, à affiner davantage son style, pour le plus grand plaisir des amateurs de contes fantastiques.

•
• •

Après *L'AIGLE VOLERA AU SOLEIL*, roman fantastique publié en 1978, André Carpentier nous propose *RUE ST DENIS*, un recueil de contes fantastiques regroupant neuf récits divers dont plusieurs avaient été publiés antérieurement dans la revue de bandes dessinées l'*ÉCRAN*.

Curieuse rencontre. Le titre, très réaliste, très terre-à-terre, qui réfère à une rue bien connue des montréalais, et le sous-titre « contes fantastiques » qui évoque le surnaturel, le macabre, l'irréel . . .

La rue Saint Denis serait-elle fantastique ? Je connais bien ce quartier animé de la métropole, fréquenté par les artistes, les étudiants, les clochards, les touristes et tout ce que la ville compte d'originaux. Tout ce joyeux monde se donne rendez-vous dans les boutiques et les nombreux cafés et cinémas de cette rue animée.

André Carpentier, historien de l'ombre, nous révèle la face cachée de la rue St Denis, son aspect cryptique, occulte . . .

Il s'en passe de belles derrières les façades innocentes photographiées par les touristes ! Dans les cours pittoresques se trament de sombres histoires et une odeur de soufre caractéristique per-

vertit soudain l'atmosphère. Et méfiez-vous du petit boutiquier qui cherche à vous vendre la bonne affaire . . .

Carpentier se sert d'une recette éprouvée : le surnaturel entre en conflit avec la réalité quotidienne dans laquelle il fait irruption. Son fantastique est résolument moderne et tous ses récits ont pour cadre un décor familier, rassurant, avec des personnages qu'il connaît bien.

Par exemple, Mado Brisson et Benoit Simard, les protagonistes du conte LE COFFRET DE LA CORRIVEAU, nous les côtoyons tous les jours, dans le métro, dans les salles de classe des Cegeps ou de l'université, chez le disquaire du coin ou à la terrasse d'un café. Ils sont le couple typique : petits problèmes, petites querelles, le tout parfaitement anodin, banal, quotidien . . . comme dans certains téléthéâtres populaires. Mais voici que Mado, suite à une querelle, se met en tête d'acheter un coffret dans une boutique au nom exotique LE CHERCHEUR DE TRÉSOR. Ce coffret c'est celui de la Corriveau, personnage du folklore, sorcière et meurtrière renommée ! Et le coffret en question . . . Horreur ! Mais je ne vous en dirai pas plus. Sachez cependant que cette irruption soudaine du passé légendaire dans la réalité quotidienne, va rompre l'ordre naturel des choses et provoquer un drame. Le surnaturel, sous une de ses formes les plus sournoises était tapi dans un coin d'une boutique quelconque de la rue St Denis . . .

Et qui n'a pas rencontré à un moment où l'autre, Arsène dit le Bi, débarqué de sa campagne pour chercher du travail dans la grande ville ? . . . Pauvre Arsène qui tentera au prix de sa vie de percer le secret de la maison hantée (LA CLOCHE DU BI). Contrairement à Sernine, Carpentier n'est pas fasciné tellement par l'aspect macabre ou horrible du conte fantastique. Même si le dénouement de certains contes (LE MAGE PICHU, LA MAPPEMONDE VENUE DU CIEL, LE COFFRET DE LA CORRIVEAU) est brutal ou tragique, Carpentier laisse toujours une place à l'humour. Il manie l'allusion avec aisance (allusions trop subtiles parfois, tous les lecteurs n'étant pas forcément familiers avec les habitués et le « folklore » de la rue St Denis . . .) et pratique le jeu de mot allègrement. Le calembour est roi.

Exercice périlleux, car le fantastique et l'humour ne font pas toujours bon ménage. L'un et l'autre procèdent d'une certaine destruction du réel, d'une contamination de la réalité quotidienne par l'absurde, ou l'irréel, mais l'un provoque le rire alors que l'autre provoque la peur.

Mais il ne faut pas cracher sur son plaisir. Avec Carpentier il est agréable de se promener sur la rue St Denis. En quelques mots il sait camper un personnage pittoresque, recréer un décor qui nous est familier.

RUE ST DENIS est en quelque sorte une version onirisée de la rue réelle et non une version surnaturelle.

Dans le rêve, le macabre, l'horrible, le surnaturel font bon ménage avec l'incongru, l'insolite et l'humour. Les divers éléments se marient harmonieusement pour nous donner cet ensemble qui est le fruit d'une imagination fertile et qui témoigne de l'amour de l'écrivain pour sa ville. Comme le dit Carpentier : il est un de ces êtres rares, (il reconnaît qu'il doit y en avoir trois ou quatre autres) qui aiment la ville, en particulier Montréal, et très certainement la rue St Denis . . .

RUE ST DENIS est en quelque sorte une déclaration d'amour, proclamée sur un mode fantastique . . .

C'est avec une certaine appréhension, je dois l'avouer, que j'ai entrepris la lecture du volumineux roman d'Alain Bergeron, *UN ÉTÉ DE JESSICA* (éditions Quinze), son premier roman de science-fiction. Car la science-fiction québécoise ne compte que très peu de titres, dont la plus grande partie ne mérite que l'oubli . . .

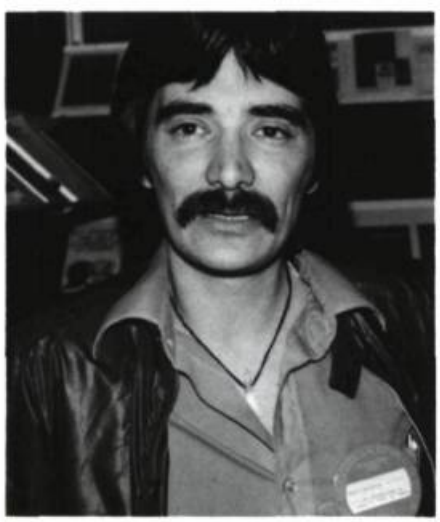
UN ÉTÉ DE JESSICA rompt de façon heureuse et définitive avec cette morne tradition ! La magie opère dès le début, et la prose poétique de Bergeron plonge le lecteur d'emblée dans un univers étrange, amalgame des MILLE ET UNE NUITS et des CHRONIQUES MARTIENNES de Ray Bradbury.

L'histoire est originale.

Cent vieillards d'âge plus que canonique (qu'on régénère artificiellement) mènent joyeuse vie sur la planète Mars. Anciens multimillionnaires, ils ont légué leur fortune pour avoir le privilège de jouir seuls de la planète Mars, aménagée à grands frais pour leur survie d'abord, pour leur confort ensuite.

À l'abri de leur paradis artificiel, ces vieillards, originaires de la Terre, ont établi un type de société utopique. Ils sont à l'abri des problèmes matériels et sont servis par des androïdes qui sont aussi des partenaires sexuels très doués. On les préfère aux humains puisque toute relation sexuelle entre ces derniers est considérée comme malsaine.

Au moment où commence l'histoire, cette gérontocratie figée est installée sur Mars depuis dix ans.



André Carpentier

Alain Bergeron

La planète est coupée du monde extérieur par un champ de forces impénétrable qui en interdit l'accès. Jaloux de leur isolement, les « Martiens » refusent toute communication avec les autres.

Les autres ? Le reste de l'humanité, aux prises avec une guerre civile qui oppose les habitants de la Terre et les Colons des Planètes extérieures jaloux de leur autonomie.

Les habitants de Mars se soucient assez peu des combats jusqu'au jour où l'équipage d'un vaisseau, qui a déserté les lieux d'une bataille, va tenter de se poser sur leur planète. L'un d'eux, l'aumonier Ryland va percer le champ de forces et son arrivée va provisoirement détruire le bel équilibre de l'utopie martienne en bouleversant les rapports individuels.

Mais, bien avant l'arrivée de Ryland, le lecteur a déjà eu l'occasion de constater que tout n'était pas parfait dans le meilleur des mondes martiens.

Plusieurs grains de sable avaient commencé à gripper la machine sociale. Par exemple, qui est Jessica et que fait-elle sur la planète ? Âgée de neuf ans cette petite fille espiègle, accompagnée par un chien mutant et une gouvernante/androïde, est l'objet des soins jaloux et attentifs de sa centaine d'oncles et de tantes installés sur la planète . . .

Deux vieillards redécouvrent l'amour entre humains et brisent ainsi un puissant tabou . . .

Tous les éléments d'une belle tragédie sont en place.

Si l'histoire est intéressante, la forme ne l'est pas moins. Alain Bergeron a un don pour faire des descriptions colorées, poétiques, voire exotiques. Il crée une planète riche en détails qui hante l'imagination du lecteur. Certains passages ont un aspect visionnaire comme, par exemple, la description de la Cité des Machines qui évoque les images baroques de MÉTROPOLIS ou la cité des Krells dans PLANÈTE INTERDITE.

Les personnages sont bien campés et subtilement décadents, contrastant ainsi avec l'innocence et la fraîcheur de Jessica.

L'auteur a su aussi créer des concepts originaux, ce qui n'est pas facile dans le cadre de la science-fiction, où on pourrait croire que tout a déjà été inventé. C'est ainsi que le lecteur se demande quelle est la véritable nature du champ de forces qui entoure la planète. La révélation est surprenante et totalement inattendue. Je n'aurai qu'une réserve à formuler. À un moment, un des personnages découvre qu'il n'est que cela : un personnage de roman qui dépend uniquement de la volonté de son créateur, Alain Bergeron.

Cette interrogation sur l'écriture, bien que traitée sur un mode ironique (l'auteur place quelques bonnes remarques sur la science-fiction comme genre littéraire) me paraît artificielle et nuisible pour la bonne marche de l'histoire. Le procédé est courant dans la littérature mais il coupe le fil de la narration, rompt le charme de l'histoire. Car, dans cet ouvrage, le procédé n'est pas systématique. Il n'apparaît qu'occasionnellement.

La qualité principale de ce roman étant d'être une *bonne histoire*, bien écrite, le lecteur n'apprécie guère les interruptions intempestives de l'écrivain qui doute de son talent et fait dire à un de ses personnages : « Tout n'est que littérature ? Une bien mauvaise littérature, si vous voulez mon point de vue. » (page 250). Anxiété d'un premier livre ? Ironie ? Problèmes de création ? Bergeron aurait pu occulter cet aspect.

Il reste que UN ÉTÉ DE JESSICA est un roman de science-fiction remarquable qui révèle un auteur talentueux et original dont on attend les prochaines oeuvres avec impatience. Je me permets de signaler, en terminant, que le roman a été publié sous forme de feuilleton dans le quotidien LE SOLEIL, de Québec, honneur qui est fait assez rarement à un roman québécois, et encore moins à un roman de science-fiction. D'habitude on préfère le best-seller du type JAWS ou JACKAL !

Trois écrivains . . . trois livres . . . trois approches de l'Imaginaire. Les trois oeuvres ont échappé au ghetto des collections spécialisées, un peu grâce aux circonstances particulières dans lesquelles se trouve la littérature (ou la paralittérature) québécoise (il n'y a pas de telles collections), grâce aussi à des éditeurs courageux qui ont pris le risque de publier ce genre de livre. Il reste à la critique à surmonter ses préjugés. Il faut qu'elle reconnaisse au fantastique et à la science-fiction le statut de « littérature » sans perdre de vue, évidemment, le fameux principe de Théodore Sturgeon, écrivain de s-f américain : « 90% de la science-fiction ne vaut rien . . . mais de toute façon 90% de la littérature ne vaut rien non plus . . . »

Au Québec, une jeune génération d'écrivains a choisi d'oeuvrer dans le domaine de l'Imaginaire, de se spécialiser. N'en faisons pas des paria-littéraires ! Après tout, il écrivent pour leur plaisir . . . et pour le nôtre.

Norbert Spehner

BIBLIOGRAPHIE

Daniel Sernine, LES CONTES DE L'OMBRE (intrusion dans le monde de la peur), Montréal, Éditions Sélect, 1978, 190 pages.

André Carpentier, RUE SAINT DENIS, (contes fantastiques), Montréal, H.M.H., (l'arbre), 1978, 144 pages.

Alain Bergeron, UN ÉTÉ DE JESSICA (science-fiction), Montréal, Quinze, 1978, 282 pages.

NOTES :

1. Jusqu'à tout récemment REQUIEM était le seul magazine de science-fiction et de fantastique, en français, en Amérique du Nord. Depuis 1974 la revue a publié plusieurs contes et nouvelles d'auteurs québécois. Une partie de la revue est consacrée à la critique et à l'information. La revue organise un concours annuel, le Prix Dagon. Spécimen sur demande, renseignements : REQUIEM, 1085, rue St Jean, Longueuil, J4H 2Z3.
2. Les contes suivants ont été publiés dans différents numéros de REQUIEM : LA TOUR DU SILENCE, JALBERT, LE COFFRET, BRÈVE HISTOIRE DE GONZAGUE PRÉJUDICE, LA FRESQUE AUX TROIS DÉMONS.
3. L'auteur avait sous-titré son volume « *Incursion* dans le domaine de la peur » Une erreur de transcription en a fait une « intrusion » . . .
4. Le procédé n'est pas nouveau. Lovecraft l'a employé de manière systématique. Les villes d'Arkham et d'Innsmouth sont des villes imaginaires situées en Nouvelle Angleterre, à proximité de Salem et de Providence, bien réelles celles-là . . .

Note spéciale : Nous apprenons au moment de mettre sous presse que *Requiem* s'appellera dorénavant *Solaris*.